

Premiers mois d'enseignement : rêve et réalité

Autor(en): **Sudan, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **42 (1913)**

Heft 14

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041354>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PREMIERS MOIS D'ENSEIGNEMENT

*Rêve et réalité*¹

Une année d'enseignement ! Une année d'expérience pédagogique ! Que d'illusions tombées, que de réalité dévoilée, mais aussi que de profond enthousiasme, que de secrètes aspirations !

Vous rappelez-vous, chers collègues, entrés depuis une année ou deux dans la rude carrière de l'enseignement, la sainte flamme qu'allumaient dans nos cœurs ardents certaines leçons de pédagogie ?

On nous disait que nous avions un grand rôle à jouer dans la société, et nous regardions la tâche qui nous incombait ; nous la trouvions si belle, si noble !

Que la parole du maître avait d'empire sur la conception que nous nous faisons de la mission qui allait nous être confiée. Dans un élan d'impatience, nous suivions dans notre pensée les âmes que Dieu a mises dans nos mains ; ouvertes toutes grandes à ce qui allait y entrer, elles attendaient. N'aviez-vous pas senti votre âme s'y verser goutte à goutte, chaque jour, jusqu'à ce qu'elle y fût toute ? C'était le beau côté de la médaille.

Oh ! comme disait, il y a quelque cinquante ans, un pédagogue fribourgeois, c'est que nous avons pour nous deux choses : la poésie, l'enthousiasme. Ne les a-t-on pas tous quand on entre dans la vie et qu'on se dit : Mon ciel est sans nuage ! Le temps et la réalité ont bien vite modéré la première ; la seconde, chers collègues, gardons-la entraînant et vivace comme au premier jour ! Elle nous soutiendra à travers les luttes quotidiennes et dans les sombres heures de la désillusion.

Quelle différence, je suis tenté de dire quel abîme, entre les leçons de Posieux, préparées et données sous la bienveillante égide d'un professeur zélé, compétent, et l'enseignement que l'on doit donner, après, à une classe entière, avec le seul concours de sa préparation antérieure et de son

¹ Ces quelques réflexions s'adressent aux anciens compagnons de l'École normale. C'est dans la pensée que les débuts pédagogiques ont laissé dans nos âmes de commençants bien des impressions communes, que je les soumets à la critique des lecteurs du *Bulletin*.

travail ! Les quelques mois d'introduction à la vie d'instituteur m'ont prouvé qu'il faut aller lentement, mais s'en s'arrêter, qu'on peut voir quelquefois ce qu'on a fait, mais qu'il vaut mieux regarder souvent ce qui reste à faire : la satisfaction, le mérite seront d'autant plus grands que l'œuvre est laborieuse, le sillon difficile à tracer. La réalisation d'un idéal demande du temps et de la persévérance.

* * *

Se trouver à la tête d'une cinquantaine d'enfants turbulents, espiègles, auxquels dame Nature, dans sa grande partialité, a fait bien maigre part d'obéissance et de constance au travail, certes, ce n'est pas petit souci. Croyez-vous qu'il soit bien facile, quand on ne s'est jamais trouvé en face de ces quatre cours, de donner à tous un travail profitable et suivi, d'occuper d'après toutes les règles de la pédagogie trois degrés, pendant que vous êtes avec le quatrième, sans que la discipline en souffre et sans faire gémir parfois l'ombre de quelque grand pédagogue, qui, peut-être, plane autour de vous.

Nous avons fait sur ce sujet des études, des essais ; nous avons même des traités, des manuels qui donnent d'excellentes directions, mais il y a si loin de la théorie à la pratique. D'ailleurs, dans ce domaine, le meilleur guide est celui qu'on se fait soi-même, le soir, la tête entre ses deux mains, après le travail et les luttes de la journée ! Les idées sont plus lumineuses quand elles sont le fruit de recherches personnelles et que des réflexions provenant de ses propres essais les ont engendrées. Des programmes, des ordres du jour, très bien ! Mais il faut savoir les employer. C'est là une partie de la tâche du maître. C'est vieux ; il y a longtemps que nous le savons. Cependant, *non multa, sed multum*, voilà pourquoi l'on peut revenir et glâner encore sur ce vieux champ des méthodes et de l'organisation des écoles.

Quand cela manque, la discipline et le progrès sont bien près du naufrage. La succession logique des leçons, la bonne division du travail, la besogne du maître bien répartie entre les besoins des cours, ce n'est donc pas le moins ardu de la tâche.

Le génie, c'est le travail, disait Edison. Travailler et, plus encore, faire travailler, voilà, pour le maître, le génie. La première condition est plus facile à remplir que la seconde. Il est d'une impérieuse nécessité que le travail produit par chaque élève, les plus faibles spécialement, s'intensifie au

point de correspondre à toutes les améliorations apportées par l'instituteur dans l'usage des méthodes et des procédés. L'attention, spontanée ou volontaire, dans une leçon particulière, serait-elle obtenue aussi complète qu'on peut le désirer, l'ensemble de l'enseignement n'en profiterait pas assez, si les devoirs écrits, les tâches à domicile, les répétitions faites par un moniteur ne bénéficiaient pas aussi d'une discipline, non pas prussienne, mais serrée et régulière, d'un esprit de travail soutenu par le sentiment de l'honneur personnel et d'une volonté énergique d'arriver au but. La régularité de la fréquentation et la bonne volonté des parents sont aussi un élément nécessaire de la discipline et du progrès. Une fâcheuse mais prompte expérience me prouva que c'est sur l'ensemble de ces considérations que se mesurent la bonne marche et le degré d'avancement d'une classe.

(A suivre.)

Pierre SUDAN.

Conférence officielle du 4^{me} arrondissement B.

Ce matin, 1,200 pèlerins venus de tous les vallons de la bonne terre fribourgeoise s'en allaient, le cœur content, vers Notre-Dame des Ermites. Dans le district de la Sarine, les instituteurs, jeunes et vieux, tous gais parmi les groupes de campagnards endimanchés, étaient de la fête. C'était si gentil de voir arriver de bon matin tant de braves gens à Fribourg, que le Ciel chagrin et boudeur tout d'abord se hâta d'arracher par lambeaux les sombres voiles qui le couvraient et de les jeter au fond de la Sarine sur laquelle aussitôt un radieux soleil de mai vint mirer son orbe éblouissant !

Dès lors, la vieille cité de Berthold IV s'emplit d'un joyeux va-et-vient qui grandit de la gare à la place du marché. Les instituteurs, pèlerins de pédagogie ont atteint le but, tandis que plus nombreux et non moins fervents sans doute, les pèlerins de la Vierge sont repartis, poursuivant leur pieux voyage. Ce départ nous a laissé un instant une impression de solitude bien vite dissipée, car à 9 h. la superbe salle du Cercle catholique nous ouvrait à deux battants sa porte hospitalière. Dans le dédale des corridors vastes et inconnus pour la plupart d'entre nous, nous avons eu le loisir de nous serrer affectueusement la main, de nous faire mainte confidence et, finalement, de chercher encore une fois la porte. Heureusement, les bonnes Sœurs qui s'en vont tout droit à leurs places, regard discrètement baissé, et aussi deux ou trois demoiselles qui n'osent pas faire autrement, nous ont vite remis en bon chemin. M. l'inspecteur Risse, dont le sourire de poète charme les plus moroses, ne parvient pas à rendre les salutations et les poignées